

LA PRÉDICATION DE LA MORT

J'ai déjà abordé ce sujet dans la session — publiée en volume dans la collection « Lex Orandi » — sur « Le mystère de la mort et sa célébration ». Dans une session plutôt austère, j'avais introduit un élément humoristique en citant des extraits de sermons montrant ce qu'il ne faut pas faire : déploiement mélodramatique ou amplification insipide de lieux communs, étrangers et même parfois opposés à la doctrine chrétienne, et je terminais en indiquant rapidement dans quelle voie devait s'orienter une prédication de la mort. Je ne reviendrai pas sur la partie ironique et donc négative de cette communication, et je vais essayer au contraire d'en développer la partie positive qui avait été seulement esquissée. Mais je pourrai être bref parce que beaucoup des considérations qui m'incomberaient ont déjà été exposées dans d'autres rapports.

La prédication moralisante et trop humaine de la mort faisait trop souvent de celle-ci un sujet exceptionnel, traité par exemple au cours des retraites, plutôt que dans l'homilétique courante. La mort était beaucoup moins contemplée en elle-même, comme un mystère chrétien, que comme un moyen de faire peur, de faire réfléchir l'auditeur au sérieux et à la brièveté de la vie en même temps qu'aux fins dernières, pour lui faire prendre de bonnes résolutions. Cette présentation de la mort croquemitaine, de la mort épouvantail, est sans doute une des causes qui ont fait disparaître presque totalement le thème de la mort du répertoire de nos prédications.

Il me semble au contraire que le prédicateur d'aujourd'hui ne doit plus voir la mort comme un accident terrifiant, imprévisible en même temps qu'inéluctable, et survenant dans la vie du chrétien comme dans la vie de tout homme, sans aucun lien avec sa vocation de baptisé. La mort doit au contraire nous apparaître comme un élément essentiel de la vie chrétienne en tant que telle; comme un mystère fondamental et non pas comme un accident; comme un mystère qui n'est pas uniquement terrifiant, parce qu'il est double. Le mystère de la mort est inséparablement pour nous un mystère de vie : il fait partie du mystère pascal. Développons un peu cette affirmation. Elle va nous per-

mettre d'énumérer quelques-unes des grandes thèses qui doivent étoffer notre prédication de la mort, tantôt comme des thèmes explicites traités pour eux-mêmes, tantôt comme des présupposés sous-jacents à une présentation plus modeste.

La prédication chrétienne de la mort est liée à une anthropologie chrétienne. Je ne veux pas empiéter sur le rapport de M. Le Trocquer. Disons seulement que la mort du chrétien n'est pas un accident dénué de signification comme peut l'être la mort d'un chien écrasé ou d'un chêne frappé par la foudre. Elle est une peine, un châtiment de l'homme pécheur. Mais elle est aussi une expiation, un rachat, et par conséquent la condition de la récompense et du bonheur depuis que le Christ, par sa mort, a racheté tous les hommes.

Ainsi, elle est un passage et non une fin : *Vita mutatur, non tollitur*. En dépit des manuels, elle n'est donc pas une « fin dernière », mais seulement le vestibule de l'unique fin dernière qui est le ciel, le purgatoire n'étant qu'un autre passage, et l'enfer n'étant pas une fin, mais une catastrophe, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Le prédicateur ne doit jamais présenter la mort comme une défaite, un échec, auquel on se résigne par fatalisme, ou même un sacrifice total qu'on accepte avec amour, mais le couronnement providentiel d'une vocation : « Deux passereaux ne se vendent-ils pas un sou ? Cependant pas un ne tombe à terre sans la volonté de votre Père. Les cheveux même de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc point. Vous valez bien mieux que des passereaux » (Mt., 10, 19-31).

Mystère pascal, la mort est donc pour chacun de nous un mystère baptismal. « Baptisés en Jésus-Christ, c'est en sa mort que nous l'avons été. Nous avons été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions, à notre tour, une vie nouvelle. Si, par une mort semblable à la sienne, nous sommes devenus un même être avec lui, nous le serons aussi par une commune résurrection » (Rom., 6, 3-5). Le baptême ne nous délivre pas de la mort corporelle, mais il lui donne de conduire à la vie éternelle.

Si notre mort doit ainsi au baptême sa valeur surnaturelle et positive, elle doit aussi au baptême, sacrement d'incorporation au Christ et à son Eglise, d'avoir une valeur communautaire. Certes nous mourrons seul. Mais nous ne pouvons pas voir la mort comme un événement exclusivement individuel. Le prédicateur doit montrer la mort dans une perspective ecclésiale, dans une perspective de charité. Charité envers les morts eux-mêmes : c'est par la charité qu'ils vivent, c'est la charité qui

les purifie de leurs dernières souillures et qui consume leurs derniers liens; c'est par la charité que nous avons la certitude de demeurer unis à eux, dans l'absence apparente; c'est par la charité aussi que nous pouvons les soulager. C'est ce principe d'union dans la charité qui nous fournit la réponse à tant de questions si souvent posées par les fidèles : nos morts s'intéressent-ils à nous, que pouvons-nous faire pour nos morts? Dans notre prédication du purgatoire et des indulgences, le devoir, l'efficacité de la charité envers les disparus, en vertu de la communion des saints, doivent occuper une place importante.

Enfin nous devons prêcher la charité envers ceux qui restent, qui sont meurtris par la mort d'un être cher : « Si un membre souffre, tous souffrent avec lui. » Au delà des condoléances plus ou moins verbales, les chrétiens doivent manifester à ceux qui souffrent une vraie charité, qui se prouvera par des services effectifs : soutien d'une veuve ou d'orphelins désemparés et « désolés » au sens fort du mot, et dont la détresse peut imposer de nouveaux devoirs à une communauté qui manifestera son authenticité en les prenant véritablement en charge.

*
* *

L'énumération rapide de ces thèmes nous permet de voir maintenant que pour prêcher la mort nous n'avons pas besoin d'attendre l'occasion d'un décès particulièrement impressionnant, ou de proposer plus ou moins artificiellement ce sujet salutaire à la réflexion de retraitants que nous voulons secouer. Le déroulement habituel de l'année liturgique nous fournit des occasions presque innombrables d'exposer le thème de la mort en le replaçant dans son contexte d'économie du salut.

Le 2 novembre impose évidemment le thème de la mort. Mais la prédication de la Toussaint se gardera d'anticiper le thème proprement funéraire. Elle amène tout naturellement le prédicateur à montrer que la mort chrétienne nous destine au ciel, et à mettre en relief l'aspect communautaire de la béatitude ouverte non seulement aux cent quarante-quatre mille mais encore à la « foule innombrable d'hommes de toutes nations, de toutes langues, qui se tiennent devant le trône de l'Agneau ».

Le vendredi saint, nous devons prêcher sur la mort de Jésus : c'est une mort unique, exceptionnelle, mais ne mettons pas l'atrocité des souffrances de la passion dans un tel relief que les auditeurs ne pourraient pas y voir le modèle exemplaire de notre propre mort et la cause de notre résurrection. Le jeudi saint nous offre le thème de la mort, lui aussi, quoique dans une atmosphère plus sereine : c'est la mort acceptée par amour,

offerte en sacrifice, sacramentalisée et distribuée en nourriture de vie. Le jour de Pâques, évidemment la résurrection vient au premier plan, mais le mot même de résurrection n'a pas un sens absolu : le Christ est « ressuscité des morts ». « Le chef de la vie, mort, règne vivant. » Les Rameaux mettent l'accent, plus encore que Pâques, sur l'aspect parousiaque de la mort du Christ qui nous ouvre le ciel fermé. Ce jour-là, le récit de la Passion interdit généralement la prédication. Mais si, dans notre région, ce dimanche fait figure de jour des morts, avec visite au cimetière, pourquoi ne pas organiser cette visite comme une cérémonie paroissiale, où le prêtre, en quelques mots, annonce à ceux qui dorment là, et à ceux qui les pleurent, la bonne nouvelle de la prochaine résurrection du Christ, gage et modèle de la leur.

L'Ascension est une fête de gloire, un achèvement de la Pâque, mais comme elle est l'ascension du Christ dans son humanité, avec son corps et son âme, elle est l'occasion de rappeler la véritable anthropologie chrétienne, pour laquelle le corps n'est ni un accessoire, ni moins encore une prison, mais le bon serviteur de l'âme et le compagnon de sa gloire. A plus forte raison peut-on en dire autant de l'Assomption puisque, quels que soient les privilèges de Marie, celle-ci est une créature comme nous. Et si le Christ est notre chef, qui est monté au ciel pour nous préparer la place, Marie est la figure de l'Eglise que nous voyons déjà ressuscitée et glorifiée en elle, telle déjà aujourd'hui que l'Eglise tout entière le sera à la fin des temps.

Tous les saints, chacun à sa manière et à sa place, par leur mort précieuse et bienheureuse, nous enseignent la même leçon. Le panégyrique du saint patron, surtout s'il est martyr, donne souvent l'occasion d'un beau sermon sur la mort.

Si nous prêchons non plus sur les événements et les fêtes, mais sur les données constantes de la vie chrétienne, le thème de la mort pourra revenir souvent dans nos homélies : le baptême est le sacrement de la mort et de la résurrection; la confirmation est le sacrement du témoignage, jusqu'au martyre s'il le faut : elle donne à notre mort valeur prophétique; la messe est le sacrement de la mort vivifiante du Christ, à laquelle nous participons par notre mort et notre action de grâces.

Le commentaire du *Credo* donne l'occasion de parler de la mort du Christ, de son retour, de l'action vivifiante du Saint-Esprit, de la résurrection de la chair et de la vie du siècle à venir.

Enfin la prédication biblique empêchera à notre enseignement sur la mort de verser dans un philosophisme banal. Nous commenterons la parabole des serviteurs attendant le retour de leur

maître et celle des vierges vigilantes, le discours du Christ sur le jugement dernier (il nous permettra de donner un sermon impressionnant mais solide sur l'enfer). Saint Jean est l'évangéliste du combat entre la mort et la vie, les ténèbres et la lumière, et de la résurrection de Lazare. Saint Paul nous offre une mine inépuisable, non seulement avec l'Épître aux Romains qui contient toute une théologie de la misère humaine, non seulement avec le chapitre 15 de la I^{re} aux Corinthiens sur la résurrection, mais encore avec toutes ses confidences personnelles sur le poids de la vie et le désir d'être avec le Christ.

Nous commenterons aussi les psaumes, au moins les plus connus des fidèles. Quel bel enseignement plein d'espérance et de confiance nous pouvons greffer sur le psaume *De profundis*, et sur *Le Seigneur est mon berger*, qui n'est pas seulement une charmante églogue, mais une affirmation de notre abandon à la sollicitude du Père et à la conduite sûre que nous offre le Bon Pasteur à travers les vallées de ténèbres.

*
* *

Dans ce qui précède, j'ai pensé à l'homilétique courante du pasteur. C'est toute la vie chrétienne, c'est tout le déroulement de l'année chrétienne, qui nous permettent de donner à nos fidèles une doctrine riche et solide sur la mort, sans attendre l'occasion des funérailles. Mais bien entendu, cette occasion est à saisir, pour bien des motifs : parce qu'il y vient des chrétiens qui ne franchissent guère le seuil de l'église en d'autres circonstances, et parce que la présence concrète de la mort en la personne *du* mort, l'émotion profonde au moins des plus proches, donnent un mordant exceptionnel à notre parole.

On répugne souvent à prêcher aux enterrements, pour trois motifs. Le premier, c'est que dans les grandes villes, le clergé n'a ni le temps ni la possibilité de préparer ni de donner cette prédication et que les fidèles sont généralement trop pressés pour l'écouter patiemment. Mais dans les petites paroisses, où les funérailles sont rares, atteignent toute la communauté et font événement, une prédication soignée est possible et très avantageuse.

Le deuxième motif qui s'oppose à la prédication pendant les funérailles, c'est qu'elle est souvent interdite par les statuts diocésains. En réalité, ce qui est interdit, c'est « l'oraison funèbre », pour des motifs faciles à comprendre. Je ne pense pas qu'aucun statut diocésain interdise au prêtre de prendre du tout la parole à des obsèques.

Enfin nous répugnons à l'espèce d'escroquerie qui consisterait

pour un prêtre à profiter des funérailles pour faire ingurgiter de force un sermon à des gens qui n'en veulent pas. Ce qui est choquant ici, c'est d'oublier en quelque sorte et la mort et le mort pour imposer une diatribe moralisante sur l'assistance à la messe, ou l'obéissance à l'Eglise en général. Mais le désir, bien compréhensible chez un pasteur zélé, de nourrir à cette occasion les brebis les moins assidues de son troupeau, ce désir peut fort bien se réaliser sans aucune indiscretion, sans aucun chantage. Nous venons de voir que la place centrale occupée par la mort dans l'économie du salut nous permet de parler de la mort à propos de presque toutes les grandes fêtes parce qu'elle se relie à tous les grands mystères de la foi. On peut retourner cette affirmation : nous pouvons donner des leçons brèves, mais solides et qui font réfléchir, sur la paternité de Dieu, la rédemption, la valeur de la messe, notre noblesse baptismale, la maternité de l'Eglise, etc., sans aucun artifice pour raccrocher ces sujets au thème que les circonstances nous imposent et qu'il serait de fort mauvais goût de prendre pour simple prétexte. On ne dira pas : « Mes frères, je profite de ce que vous êtes rassemblés pour vous rappeler qu'on ne peut manquer la messe du dimanche sans commettre un péché mortel... » mais on peut fort bien dire : « Mes frères, pourquoi célébrer la messe dans ces funérailles ? Parce que la messe représente la mort du Christ... parce qu'elle est la source de la vie... parce qu'elle est le sacrifice de l'unité... », etc.

Il reste que cette prédication devra toujours être très sobre. Il n'en est pas de même aux veillées funèbres. Le milieu y est plus homogène, généralement plus chrétien. On y a tout son temps. Le prêtre y parlera d'ailleurs d'une façon plus fraternelle : il vient en ami, en chef de la famille chrétienne plutôt qu'en célébrant. Il n'oubliera pas cependant qu'il a un message à porter, et que tout en se mettant à l'unisson de la douleur de tous, il a pour mission — et c'est ce que chacun attend de lui — d'ouvrir des perspectives de foi et de consoler autrement que par une sympathie d'ailleurs indispensable.

Mais, à l'occasion des funérailles, la prédication la plus indiquée consistera habituellement en une très simple catéchèse des lectures et des prières liturgiques. Permettez-moi d'apporter ici un témoignage personnel. Depuis que je suis prêtre, j'ai bien souvent participé à des funérailles pour manifester ma sympathie à un ami, à un fils spirituel, atteint par la mort d'un proche. J'ignore souvent la personnalité du défunt lui-même et le niveau spirituel de l'assemblée. Lorsqu'on m'invite à célébrer l'absoute, je donne toujours un bref commentaire au moins du *Non intres* et du *Subvenite* ou de l'*In Paradisum*. Eh bien,

chaque fois, on m'a remercié en me disant : « Vous avez trouvé exactement ce qu'il fallait dire. C'étaient exactement les paroles que nous attendions de vous », alors que je n'avais fait que traduire, en termes un peu plus directs, et sur un ton humain, les paroles de la liturgie.

A quelles conditions cette catéchèse des textes funéraires sera-t-elle efficace? Il me semble qu'on peut ramener les conditions à trois. Premièrement toute catéchèse — mais surtout celle-là — doit être sobre. Il ne s'agit pas de tout expliquer, et d'autant plus que certains textes sont obscurs ou embarrassants. Profitons-en pour laisser de côté l'aspect terrifiant du *Libera* ou de la première partie du *Dies irae* (dont la fin est au contraire tout imprégnée de miséricorde). Dans l'Épître de saint Paul aux Thessaloniens, ne nous perdons pas à parler de la parousie plus ou moins proche : le début de l'Épître : « Ne pleurons pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance... » fournit une pensée assez riche et assez simple pour que nous puissions laisser de côté des considérations trop subtiles.

Sobre ne veut pas dire sec ou détaché. La deuxième condition pour une bonne catéchèse des funérailles est que nous soyons nous-même tout imprégné de la foi au mystère de la mort, que nous l'ayons nous-même contemplé et profondément assimilé. A cette condition, quelques paroles très simples peuvent échapper à la banalité et même avoir d'infinies résonances.

Enfin cette catéchèse doit, comme la liturgie, sans tomber dans la grandiloquence ou la sensiblerie, être véritablement émue, véritablement fraternelle. Les fidèles s'attendent bien à ce que le prêtre fasse son métier, à ce qu'il accomplisse correctement des rites. S'il ne fait que cela, ils ne seront peut-être pas déçus. Mais ils seront profondément touchés si le prêtre fait un peu plus, si sans cesser d'être prêtre, il se montre homme, s'il ne se contente pas de célébrer une liturgie invariable. Notons que la distribution de livrets, à cet égard, a peu de valeur pastorale. Bien souvent les fidèles ne les ouvrent même pas. Et même s'ils les lisent et s'y intéressent, cela demeure encore un procédé impersonnel, un rite surajouté, une convention intelligente sans doute, mais du même ordre que tant de rites et de conventions. La moindre intervention de la voix humaine en langue maternelle, dans un style direct, transforme une cérémonie qui paraissait du tout fait en une célébration vivante, qui va au cœur.

Nulle part plus qu'ici peut-être nous ne pouvons avoir d'autre idéal que d'être à la fois totalement prêtres et totalement hommes, à l'exemple du Seigneur Jésus.

A.-M. ROGUET.